



le film du peuple

Christel Périssé-Nasr

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





le film du peuple

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
>> *L'Art du dressage*, 2023



Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain
Relecture : Jasmin Mandola

© Les Éditions du Sonneur
ISBN : 978-2-37385-316-2
Dépôt légal : mars 2025
Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

le film du peuple

Christel Périssé-Nasr



À Paule.

LA PHOTOGRAPHIE NE LEUR PARVIENT qu'après la Première Guerre mondiale. Avant ce premier cliché spectral, où deux d'entre eux se tiennent, graves et gris, il n'y a rien. Les gens qu'on dit de peu n'ont d'autre fait d'armes que leur existence même, et à ce titre ne laissent aucune trace. Ils peuplent, un temps, le babil tremblant des vieilles dames. Les objets d'usage courant passés entre leurs mains ne sont transmis à personne, leur souvenir s'amoin-drit jusqu'à ce que visages et voix ne subsistent plus dans aucune mémoire. Le réalisateur doit poser une caméra imaginaire au bord de leurs vies pour capter, dans un réalisme rêvé, leur passage.

C'est le milieu du printemps 1867. Fanette part sous le soleil. Elle quitte une maison de pierre édi-fiée au XIV^e siècle et sise à une encablure de la placette de forme géométrique imprécise qui sert de cœur à la bastide. Fanette a seize ans, elle quitte son village du Gers. Elle part servir. Sous sa jupe gambadent deux mollets ronds plantés dans deux chaussures rondes. Elle marche bien plus vite que

sa mère qui s'empresse pourtant derrière, portant le baluchon de sa pauvrete de fille jusqu'au lacet de la route où elle la regarde s'éloigner, rieuse. Tout est cinématographiquement impeccable, la chair de ses jeunes joues, le frais de son haleine, la pureté de l'herbe, de l'eau, des cailloux. Fanette part servir. De sous ses semelles s'échappent encore quelques copeaux envolés de l'atelier de son père; ses souliers de gros cuir ne lui pèsent pas plus aux pieds que sa conscience aveugle ne pèse sur son cœur.

Fanette se sent ennoblie parce qu'elle part servir le hobereau d'un anachronique castelet de pierres anciennes et de tours sombres, avec à l'intérieur, forcément, des magies et des colombes. Fanette ressemble à ces vendeurs de luxe qui nous accueillent froidement parce qu'on porte une mauvaise laine lorsqu'ils fourguent du cachemire, imbus des produits qu'ils cèdent pourtant au profit d'un autre, comme si, dans leurs veines, par contamination, coulait une ambroisie et non le sang des porteurs d'acrylique. Nous recroiserons les vendeurs de cachemire plus tard dans la journée, quand ils auront accroché au vestiaire leur tenue de gala, puis à l'épicerie du coin, comptant leurs pièces jaunes, ignorant que la salle entière se marre. Fanette part servir, mais servir de quoi, exactement, se demande d'ailleurs le public ? On pose doucement la

question, à voix basse, parce qu'on ne veut pas freiner sa course légère, pas appesantir ce qui ressemble à l'adhésion d'un pétale à sa fleur. On aime ces douceurs, les dentelles fines qui frissonnent sous le souffle, on voudrait que toute trajectoire reste cet empressement naïf, tout tigre ce chaton, tout linge ce carré blanc qu'elle porte aux épaules et que sa mère a brodé pour elle près de l'armoire de famille. Servir de quoi ? De n'importe quoi, le script ne précise pas. Il suffit que l'écrin soit beau comme dans les histoires. Aux cuisines à touiller, ou au jardin à étendre des draps battus à la force de sa docile échine, Fanette part servir de n'importe quoi.

La famille vit de peu pour l'envoyer faire la servante. Sans doute faut-il qu'elle se dote comme une grande en mettant de côté un peu de ses gages, puis revienne se poster, lestée de son petit magot, au bord de l'arène du marché matrimonial. Son père est menuisier. Il fabrique des barrières, les rayons des roues qui cahotent vers les champs, assemble des planches pour une table et tourne des barreaux de chaises. La petite communauté consomme peu de tables et de charrettes, à moins qu'un malchanceux verse son attelage dans un fossé, y blesse sa bête, et que, de sa bête ou de sa roue, choisisse de sauver la bête. L'atelier est une remise quasi aveugle attenante à la maison. C'est à ça que

ressemble l'espace où travaille un menuisier du XIX^e siècle, demande la décoratrice au réalisateur? J'imagine, répond-il, en tout cas c'est ce que j'ai vu dans d'autres films. L'artisan et, parfois, son apprenti, à l'unisson des silences dans l'amour du métier. La main ferme maniant le rabot qui prend bien la lumière quand la caméra se penche. Peut-être est-ce ainsi, l'orgueil du père concentré sur son rabot. Mais la mère? Quand elle s'en retourne vers la bastide les poings dans le tablier, quand sa fille grimpe dans la charrette qui la mènera à la demeure où elle se brûlera les yeux et le cœur, la mère, que ressent-elle? Les feuillages craquent le long du chemin. La voilà seule dans le sous-bois, les bêtes qui y vivent se font rarement surprendre. Sa fille désormais servante croit courir vers sa fortune, et cette mère maudit dans un juron une palombe envolée d'un arbre et qui la fait sursauter, « Attends qu'on te plombe, toi! ». La mère sait ce qui attend les pépiantes colombes du corps ancillaire. Car ce qui trotte sous les traits de Fanette, ce qui porte son nom, a sa date de naissance et s'incarne dans ses formes (elle est brune comme une prunille, large de joues et vive d'yeux), c'est bien le corps ancillaire. Ce qui trotte, c'est une parmi d'autres, celle-ci ou une autre: un corps au service des maîtres.

Un mois plus tard, dans la poche du tablier, on lui glisse les trois francs six sous des gages. Elle les planque dans sa paillasse comme un écureuil sa noisette. Ses petits doigts fouissent son matelas de foin. Ce cumul si patient et si maigre lui serre le cœur. Fanette ne se pose pas la question de sa singularité. Son père a un rabot, elle est de la bastide, là-bas, à quatorze kilomètres, et personne d'autre qu'elle n'est née dans ce lit, de cette mère, ce jour-là. Quand elle s'aperçoit dans une vitre, elle voit Fanette : ce n'est pas une autre qui charrie l'eau savonneuse ni caresse chaque semaine ses sous comme un animal son grain. Ce qui lui serre le cœur, elle ne peut pas le savoir mais nous, nous le savons. Allongée le soir venu dans sa moiteur et sa fatigue, elle recompte son pécule, convertissant les restes de gages en jours à venir ou en jours passés, en semaines puis en mois, et c'est Fanette qui croit compter. Mais c'est tout le corps ancillaire qui compte avec elle. Sa condition est plus vaste que la simple gamine qui porte son nom, c'est un corps social, une division très ancienne, un bloc entier du temps et de l'expérience humaine. Pendant qu'elle caresse ses piécettes, dans son dos, sur le mur de sa chambrette, se projette le film dans lequel n'importe quelle autre aurait tout aussi bien joué son rôle. Défilent les siècles de flambeaux qu'on se passe au village de turne à

turne, de tante à nièce, défilent les familles menant les enfants domestiques au coche, leur petite tête serrée dans un fichu ou perdue sous une casquette. Le corps ancillaire s'allonge quand Fanette s'allonge, rit quand elle rit, peine quand elle peine, s'ignore quand elle trotte sur la route vers son destin. Et le corps ancillaire reçoit un énième coup quand elle prend le premier, la mesure de son état. C'est le corps ancillaire qui prononce les quelques mots qu'elle prononce, pour désigner des choses, des gestes, avec déférence : « Pour sûr, madame, tout de suite, madame. » Que sait-elle, Fanette, de sa place sur l'échiquier, si ce n'est qu'on attend qu'elle y soit irréprochable ? Qu'elle ait le cœur serré n'est pas un problème. Tant que ce qui serre son cœur n'a pas de nom et que sa colère, incapable de se penser, se confond avec une vague peine de fille fruste – on est loin de chez soi, de ses odeurs, de ses bruits –, le film va.

Il y a deux filles chez le menuisier de la bastide, pas de garçon. Il va sans dire qu'on va en marier une, pas Fanette, sa sœur aînée, et donner à cet époux ce qu'on ne donne qu'à un homme, le rabot, la remise, la clef du garde-manger. Quand on n'a que deux filles, on se résigne à adopter le garçon d'un autre, à lui faire de la place, à dérouler le tapis

rouge qu'on aurait déroulé devant sa chair à soi si seulement elle était née mâle. On va chercher dans le nid des autres en faisant miroiter son rabot qu'on a ciré, en vantant sa remise aveugle qu'on a balayée. On fait valoir ses oripeaux, sa réputation, on pousse en avant sa fille la mieux tournée en n'omettant pas de préciser que l'autre est moins belle, ou qu'elle parle trop haut, ou qu'elle lâche l'ouvrage plus souvent qu'à son tour pour jeter les yeux au loin vers d'imaginaires vols d'oiseaux blancs, nichées dorées qui ne pépieraient que pour elle. Celle-ci a une cervelle qui s' imagine au-dessus d'elle-même, passe le balai dans une cour qui n'est pas celle d'un menuisier. C'est l'autre qu'on vous propose.

Sur un document de recensement, qui a lieu quatre ans après le départ de Fanette, on peut repérer l'adopté. Il s'appelle Jean. Il est menuisier et apparaît dans le foyer sous la dénomination « gendre et mari de l'aînée ». Deux recensements plus tard, le voilà chef de famille. C'est écrit avec une longue et emphatique boucle au C de chef, et s'il en est ainsi, c'est que le père de Fanette est mort. Dans un autre registre d'état civil, le vieux menuisier doit avoir, lui, un extraordinaire D pour décédé. Un chef chasse l'autre, mais il y a toujours un derrière pour s'asseoir à la remise et poncer le débit d'un tronc.

Sur le recensement où apparaît Jean, on note qu'il se trouve aussi à vivre au foyer une toute petite chose qui n'a pas encore un an mais qui porte un prénom : Cécile. Ce n'est pas la fille de Jean et de l'aînée. C'est écrit tout petit en bas d'une ligne, sans majuscule bouclée ni fioriture. Les lettres sont sèches et mesurées : l'employé d'État qui a fait la tournée des villages est père, lui aussi, et ça lui fait toujours mal, ces drames-là qui viennent par les filles. Mais il est tenu d'inscrire la honte : cette petite Cécile sans nom de famille qui s'est incluse dans la maison pour y manger un peu et s'y planquer le temps qu'on lui redore la généalogie. Alors il l'écrit, tenu qu'il est par sa fonction et sa casquette, mais il l'écrit avec une réprobation teintée de pitié. On perçoit sa raideur d'homme probe et sa compassion dans l'écriture plus mesurée dont il use pour inscrire le prénom sans le patronyme, un prénom pas plus haut que trois pommes.

Fanette est donc fille-mère. Elle l'est trois ans après sa course vive vers le coche, celui qui l'a conduite à l'embauche. La palombe est plombée. Elle s'en retourne, Berthe des champs et des soupentes, enceinte, dans sa maison d'enfance. Sans doute Fanette sait-elle désormais que Cendrillon n'est qu'un appeau et que les pauvrettes, contrairement à ce que chantent les contes, ont toujours de grands

pieds puisqu'elles battent la campagne. On leur préfère le pied menu de qui n'a jamais posé le seau sous une vache.

La caméra tourne un peu autour de la scène primitive, celle de la conception, comme un renard furète en cercles concentriques autour d'une zone à proies. La caméra subjective, tenue au poing et à l'épaule, émet des hypothèses réalistes. Le caméraman s'excuse mais reste indécrottablement romantique dans ce monde de brutes, c'est à prendre ou à laisser, sa caméra subjective a bien filmé ce qu'elle a filmé : il est peut-être question d'amour dans cette scène primitive. Fanette, après la fête, attend la demande. Elle espère, transie, que celui qui s'est penché sur elle lui donne son nom et prenne officiellement, dans le symbole et le rituel, ses yeux noirs et son petit corps. Peut-être croit-elle, naïve, un beau parleur, un menteur éhonté qui lui agite le mariage sous le nez pour se dédire ensuite. Peut-être au contraire entreprend-il sa démarche, serrant un chapeau contre lui, faisant valoir son droit à conserver ce qu'elle lui a donné. Rit-on au nez de celui-là ? A-t-il trop peu de biens – mais alors, qui est-il pour avoir si peu, pour avoir moins qu'elle ou pas plus, sinon un maraud, un voyageur, un étranger ? A-t-il au contraire trop de biens, ayant contracté par là des devoirs de classe ?

Fanette connaît l'usage des corps. Le monde dont elle vient parle peu mais il n'en a pas peur, n'a pas peur de ce qui pousse, engraisse, se dépèce, se fend, se déplume, sème ou s'abat. La scène est tissée d'informations, de récits chuchotés en cuisine, d'explications transmises par les femmes, les aînées, les sœurs de soupente. Fanette est peut-être curieuse de l'inconnu, et pas peureuse. Rieuse, sans morale, fière de n'être pas bégueule, seulement rattrapée par les menaces qui guettent les corps. Autre hypothèse – à partir de là, le documentaire devient grave, on envoie les plus jeunes au lit –, Fanette est livrée à un niais, un fils aîné s'encanaillant aux combles plutôt qu'au bordel. Ou bien elle est saisie à la taille, au fond d'un couloir, par le père Machin-Chose, le notaire, le palefrenier, le laitier, sans comprendre ni crier parce qu'on lui force le poing dans la bouche. Est-elle blessée dans l'affaire, au bord de vomir pendant des jours, rêvant, la nuit, de loups suants, d'haleines viles, incorporant la terreur et la culpabilité? Ou bien Fanette veut réussir. Elle veut poser son derrière sur le même fauteuil en velours que madame, mais, idiote dans son ambition, se vendant à l'argent, elle se donne au mépris et finit rebut, retournant grosse au bercail, haineuse du corps ancillaire. Les possibilités sont peu nombreuses. Trois, peut-être quatre scripts. Le très probable tient en peu de lignes.